

Le problème s'était déjà posé dans la seconde moitié du VI^e siècle avant notre ère, quand les Pisistratides firent établir à Athènes un texte officiel des poèmes homériques ; c'est ce texte que les aèdes devaient déclamer à la fête de Panathénées. Il se posa de nouveau à Athènes, dans les années 338-330, lorsque l'homme d'État Lycurgue fit établir une version authentique du texte des trois tragiques devenus, deux siècles après, des classiques, Eschyle, Sophocle et Euripide. La question se posa dans sa généralité, pour toute la littérature grecque des périodes archaïque et classique, lorsque vers l'an 295 le souverain macédonien de l'Égypte, Ptolémée I^{er}, fonda dans sa capitale le Musée («Sanctuaire des Muses») d'Alexandrie et le dota d'une importante bibliothèque que ses successeurs continuèrent à enrichir.

Les meilleurs savants du monde hellénistique, accueillis au Musée comme pensionnaires, furent spécialement chargés d'inventorier et de classer la bibliothèque, et de mettre au point le texte de chaque auteur. Les éditions issues de leur travail connurent un succès rapide et décisif. Pour Homère, le premier auteur dont ils se sont occupés, on peut suivre, à travers les papyrus retrouvés en Égypte, la diffusion de leur travail : seuls les papyrus antérieurs à l'an 150 avant notre ère comportent d'importantes variations textuelles, en particulier des vers supplémentaires ; après cette date règne un texte uniforme admis par tous et adopté partout, qui n'est autre que l'édition alexandrine.

Une anecdote illustrera le souci qu'avaient les érudits alexandrins de disposer du texte le plus sûr, et donc la confiance que l'on peut avoir en leur travail critique. Lorsqu'ils entreprirent d'éditer l'œuvre des trois tragiques, le roi Ptolémée II (285-247) fit venir d'Athènes, en remettant une caution d'un montant démesuré – 15 talents d'argent, soit près de 400 kilogrammes de métal précieux –, l'exemplaire officiel établi 100 ans plus tôt, pour qu'il en fût pris copie au Musée. Le travail achevé, c'est la copie qui fut expédiée à Athènes, et le roi renonça à sa caution. Quoi qu'on pense du procédé, il est assuré que l'édition des tragiques établie au Musée d'Alexandrie est d'une fidélité exceptionnelle. C'est l'un des rares cas où l'édition alexandrine ne se présente pas comme un obstacle ultime

Architecture numérique

Une découverte récente montre que l'auteur lui-même peut aider l'éditeur d'aujourd'hui. La transmission des œuvres dramatiques a pu souffrir des reprises au théâtre, avec des additions ou des suppressions de vers dues à l'initiative des comédiens ou des metteurs en scène. Les éditeurs n'hésitent donc pas, en fonction de leur jugement et de leur goût, à condamner des vers jugés interpolés ou à supposer des lacunes.

Or, les poètes tragiques ou comiques font de leur œuvre une composition numérique : ils tracent un cadre où se trouve déterminé le nombre de vers de chacun des éléments de la pièce. Modules de base et proportions diverses sont les éléments d'une construction de type architectural fondée sur le nombre des vers affectés à chaque partie de la pièce, à chaque forme

du dialogue et à chaque personnage dans une scène déterminée. À titre d'exemple, l'*Électre* de Sophocle, jouée vers 410 avant notre ère, est bâtie sur les modules 7 et 12 : le nombre de vers des différentes parties est multiple de 7 et de 12. Ainsi, le prologue compte 84 vers (7×12), le reste de la tragédie 1 008 vers ($7 \times 12 \times 12$) qui se divisent en deux grandes parties : 528 vers (44×12) et 480 vers (40×12), et ainsi de suite, avec notamment trois scènes successives de 144 vers (12×12).

L'architecture numérique, conservée intégralement dans le plus ancien manuscrit de Sophocle (X^e siècle), offre une garantie sur l'authenticité de tous les vers du texte transmis. Ce type d'architecture, que l'on retrouve également chez Eschyle, doit donc être respecté.

dans la remontée en direction du texte original.

Obstacle ultime que l'éditeur d'aujourd'hui s'efforce de contourner en utilisant les règles qui font partie de la méthode de Lachmann, présentée plus haut, et en tenant compte de tout ce qu'il sait de l'auteur et de son œuvre. Aujourd'hui, par rapport aux spécialistes du XIX^e siècle, l'éditeur ne se contente plus de travailler à partir d'un archétype théorique ; il peut dater cet archétype et lui donner une réalité concrète. Il dispose en outre, avec les papyrus et les palimpsestes, avec la tradition indirecte, d'une documentation complémentaire riche d'enseignements.

À dessein, je n'ai pas traité le cas des traditions, peu nombreuses, où l'archétype paraît insaisissable, au point que certains en nient l'existence ou plutôt agissent comme s'il restait inaccessible. Le cas le plus remarquable est celui du texte grec du Nouveau Testament. Reproduit dans plusieurs milliers de manuscrits dont les plus anciens remontent au II^e siècle après notre ère, traduit dans de nombreuses langues à partir du III^e siècle, ce texte comporte d'innombrables variantes, mais rarement des fautes caractéristiques pouvant servir de base à un classement. L'usage de ce texte dans la liturgie et dans la piété personnelle, sa mémorisation par les clercs et par les fidèles, ont créé entre les témoins manuscrits des relations horizontales qui dissimulent les relations de filiation existant entre ces derniers.

Au terme de cette accumulation d'indices, l'éditeur est placé devant des choix critiques : la décision lui appartient. Comme dans cette partie finale, la plus délicate, chaque éditeur prend sa décision selon ses propres critères, le texte proposé varie d'une édition à l'autre, dans des limites plus ou moins étroites. Malgré tous ses efforts d'objectivité, l'éditeur imprime sa marque sur un texte qui tend à se confondre avec le texte original, sans jamais l'atteindre dans son intégralité. Les progrès obtenus depuis les premières éditions imprimées, au temps de l'humanisme, sont considérables, mais l'idéal visé restera toujours inaccessible, à moins que l'avenir nous apporte les «chaînon manquant» qui permettront de remonter aux ultimes ancêtres de ces œuvres.

Jean IRIGOIN, helléniste, est professeur honoraire au Collège de France. Il dirige depuis 1964 la série grecque de la Collection des Universités de France (Collection Budé) aux éditions des Belles Lettres.

J. IRIGOIN, *La composition architecturale du Philoctète de Sophocle*, in *Revue des études anciennes*, tome 100, n° 3-4, pp. 509-524, 1998.

J. IRIGOIN, *Tradition et critique des textes grecs*, Les Belles Lettres, 1997.

Déchiffrer les écritures effacées, CNRS-Éditions, 1990.

A. DAIN, *Les manuscrits*, Les Belles Lettres, 1975.